

Saddam Roi, Saddam à Colone

PAR GHASSAN SALAME*

J'ai détruit, en 1979, le PC irakien et décimé ses dirigeants.

J'ai condamné, comme personne ne le fit, l'invasion soviétique de l'Afghanistan et fourni des armes aux moudjahidin.

J'ai ramené de force l'Égypte dans la famille arabe après des années d'ostracisme dues aux accords de Camp David.

J'ai fait la paix avec votre ami le chah en 1975 et la guerre à votre ennemi l'Ayatollah à partir de 1980.

J'ai toujours été pour des prix pétroliers bas et je l'ai, de 1973 à nos jours, prouvé.

J'ai renvoyé Abou Nidal de Bagdad pour me détacher du terrorisme et baissé le ton avec Israël pendant toutes les années de guerre avec l'Iran.

J'ai fermement soutenu le roi Hussein de Jordanie, votre homme et allié.

J'ai signé deux accords de non-agression (en 1980 et de nouveau en 1989) avec votre protégé saoudien et je n'ai rien fait pour troubler sa sécurité en dix ans.

J'ai fait tout cela parce que je pensais que je pouvais être votre meilleur ami dans la région : plus acceptable que le chah pour ma population, moins minoritaire qu'Assad, non otanien comme les Turcs, plus puissant que les Saoudiens, moins isolé qu'Israël. Voilà qui je suis. Je croyais que vous l'aviez compris au moment où on organisait, ensemble, au printemps 1988, la déconfiture de l'Iran, moi le repoussant de la péninsule de Fao et vous le punissant sur mer : moi envoyant mes missiles sur Téhéran et vous, concoctant des résolutions à l'ONU. L'Iran, nous l'avons contenu ensemble, moi vous ayant pardonné votre faiblesse de l'Iranguate.

Mais depuis que cette guerre est finie et que l'Ayatollah est mort, la *Voice of America* me compare à Ceausescu. *US News* m'appelle en couverture « l'homme le plus dangereux sur terre », et il suffit que j'importe une pièce de canon ou un petit allumeur de réacteur pour que je trouve vos services spéciaux et vos journalistes dans leurs pas, à mes trousses. Votre complaisance bancaire se tarit et vous poursuivez les banques qui sont encore en train de me prêter, comme la filiale de la BNL italienne d'Atlanta. A la vérité, une fois l'Iran contenu, vous n'avez plus eu besoin de moi : votre vieil allié israélien vous excite contre moi ; vous encouragez les Koweïtiens à me priver de leur aide. Alors je vais leur donner une leçon, et je verrai ce que vous ferez. »

Non que l'Histoire puisse être réduite à une histoire d'amour, mais dans l'affaire irako-américaine, c'est peut-être de cela qu'il s'agit. Des mois avant l'invasion de Koweït, Saddam se sentait un amant éconduit, délaissé, voire condamné. D'où une série de plaintes, distillées à ses visiteurs américains, et que l'on a plus haut résumées et rassemblées.

Mais jusqu'à ce que CNN nous avertisse, au milieu de la nuit, que la guerre avait commencé, on pouvait penser que celle-ci restait évitable. Reste à savoir pourquoi elle ne le fut point.

Il fallait, bien sûr, que Saddam se décidât à se retirer du Koweït. Il ne le fit pas. Non qu'il tenait à Koweït, ou à ses richesses. Non que le nationalisme arabe, façon prussienne attardée, l'aveuglât. Non que les Palestiniens n'aient rien obtenu en cinq mois de tractations. Si Saddam n'a pas retiré ses troupes, c'est qu'il a pensé que quoi qu'il fit, les Américains voulaient sa peau. Mieux valait du coup tenter l'impossible, renverser la vapeur, ou, à tout le moins, et puisque Washington avait décidé de sa fin, réussir sa sortie.

Que Saddam ait senti qu'on voulait le finir est une idée qui a précédé Koweït. Tout le discours tenu à l'ambassade américaine, April Glaspie, le confirme.

La crise ouverte, Saddam apprenait qu'aux yeux de Bush, il représentait « Hitler, voire pire qu'Hitler », une condamnation massue qui fermait toutes les voies de sortie. Si Saddam était Hitler, Washington s'engageait à

libérer le monde de sa présence. Saddam l'a compris comme une condamnation sans retour. A y réfléchir, il n'avait pas tort. En comparant le maître de Bagdad au Führer, on s'interdisait Munich, et tout accord pouvait dorénavant y ressembler. Et partant, on s'interdisait tout accord.

Le refus américain des propositions françaises à l'ONU, si peu contraignantes pour les Américains, a dû achever de convaincre Saddam que non, on ne lui voulait ménager aucune porte de sortie. Des Américains proches de l'Administration nous le répétaient depuis la mi-octobre au moins. Son rôle était terminé pour Washington. Il était le témoin encombrant d'une époque révolue, celle où on avait réussi à le détacher de Moscou puis à l'envoyer contre l'Ayatollah.

Du coup, il y a dans la démarche saddamienne un véritable sens tragique. L'orphelin de père qu'il était s'était taillé un prénom sinon un nom, au prix de mille aventures, de mille coups de main, coups de force, coups d'Etat, de mille forfaits. Depuis 1979, il avait évincé sans cérémonies inutiles, son père politique, le vieux maréchal Bakr et l'avait remplacé à la tête de l'Etat. Il fallait maintenant qu'il pût gouverner. Frappé de l'*Hybris* des mal nés devenus potentats, il eut le réalisme de se rendre utile à l'Occident au lendemain de la chute du chah. Pour son malheur, et pour celui de son peuple, il en a trop vite retiré l'intuition d'un grand destin pour lui-même, son pays, les Arabes.

Mais d'autres voyaient en lui l'instrument explétif plutôt que le chef irremplaçable. Les Américains s'accommodaient mal de ses ambitions, l'URSS de Gorbatchev ne l'aimait guère, la France le titillait sur ses retards de paiement, la Grande-Bretagne le condamnait après l'affaire Bazoft. Dans la nouvelle donne internationale, il devenait à la fois archaïque et encombrant. Il a cherché à s'expliquer, mais des dictateurs coincés sont rarement écoutés. Maigre consolation, il présida deux ou trois sommets arabes où il fit une démonstration de sa force, et de sa sérénité. Ses pairs l'applaudirent en rêvant à sa chute. « Sa force tranquille » ne rassurait plus personne.

Alors, fort de ses régiments, et conscient de son destin, il a marché vers Koweït *la muerte*, plus en Oedipe résigné et serein qu'en musulman croyant et fataliste. Et pour les Saddam de cette sorte, les peuples comptent si peu. Il a entraîné le sien, et d'autres peuples encore, non parce qu'il était devenu subitement charismatique, mais parce qu'il parlait, enfin, un langage entendu. Ce n'était pas un Nasser avec lequel on s'identifiait quoi qu'il pût dire, mais un chef qui réussissait à convaincre, sinon à vaincre. Sur l'arrogance des gens du Golfe, sur la puissance inégale d'Israël, et surtout sur la duplicité américaine, il était convaincant parce que, de ces «maux», il était déjà la victime.

Jusqu'ici, Saddam s'était montré un fin tacticien plutôt utile à la grande stratégie régionale des Etats-Unis. L'effondrement de ses calculs élève paradoxalement cet enfant sans père à la dimension d'un héros de la tragédie arabe.



Saddam le fin tacticien, le réaliste, le roublard, s'était mué en Saddam le héros de tragédie; demeuré rusé dans le choix des expédients quotidiens mais devenu résigné sur l'issue finale. Il ne tenta plus rien, libéra les otages, rassembla ses forces et attendit les premiers obus américains. Depuis, il joue le temps pour lui et la fatigue pour ses ennemis, mélange de la patience de l'homme des steppes et de la roublardise du Levantin. S'il meurt, c'est en héros. S'il survit, c'est pour être un président «normalisé». Rien n'indique qu'il soit prêt à cette nouvelle mutation.

***Directeur de recherche au CNRS et professeur à l'IEP**